

La réception du bouddhisme en Occident

Même s'il faut évidemment faire la part du snobisme et de l'affectation, on ne s'étonne pas assez de la vogue actuelle du bouddhisme dans les pays occidentaux. On ne peut pourtant pas réduire à un effet de mode ou à un phénomène de société le fait que des millions d'Européens et d'Américains se disent de nos jours bouddhistes ou déclarent partager les valeurs d'une religion encore largement méconnue au début du XX^e siècle. Cet étrange « bouddhisme européen », que Nietzsche voyait déjà poindre à l'horizon, est plus sûrement la conséquence de la crise spirituelle que traverse la civilisation moderne. Ce n'est pas un hasard en effet si l'enseignement de Bouddha commence à se répandre en Europe vers le milieu du XIX^e siècle, au moment même où elle est confrontée à la grande tentation nihiliste née du désenchantement du monde. Avec le déclin du christianisme, la curiosité jusqu'alors polie de quelques rares érudits pour une religion exotique se mue progressivement en vif intérêt, d'ordre existentiel, pour les principales conceptions bouddhistes, plus ou moins bien comprises.

Schopenhauer joue à cet égard le rôle de grand précurseur puisqu'il ne tarit pas d'éloges à l'égard de la doctrine de l'Éveil, faisant sien au passage le devoir de compassion universelle. Au-delà de la statue de Bouddha qui trônait sur sa cheminée, celui en qui ses visiteurs, tel Challemlacour, voyaient « un bouddhiste contemporain en Allemagne » était en avance sur son temps dans la mesure où il manifestait déjà l'engouement naïf à venir pour cette religion sans Dieu et sans transcendance. Il n'hésite d'ailleurs pas à réclamer la conversion de l'Europe au bouddhisme, à une époque où les missionnaires chrétiens prétendent au contraire évangéliser l'Asie. Force est de constater que son vœu a été exaucé lors de la seconde moitié du XX^e siècle avec la venue en Europe et aux États-Unis de divers moines bouddhistes porteurs de la doctrine de l'Éveil. Loin du prosélytisme souvent agressif des missionnaires chrétiens, ces *bodhisattvas* modernes ont su convertir pacifiquement de nombreux occidentaux à l'enseignement de Bouddha, le plus souvent réduit à sa plus simple expression : l'expérience cruciale de la souffrance, de la maladie, de la vieillesse et de la mort.

Mais l'histoire de la réception occidentale du bouddhisme est aussi celle des malentendus liés à cette « religion » tout à fait à part. Rappelons à cet égard que le terme même de bouddhisme a été forgé par les premiers orientalistes européens pour rendre quelque peu intelligible une réalité multiple et déroutante ; il était possible à partir de là de l'élever au rang de système rationnel conçu sur le modèle des conceptions du monde occidentales. Il est vrai que le bouddhisme se prête tout naturellement aux réinterprétations personnelles, n'étant ni dogmatique ni absolu. Il

existe ainsi de multiples écoles bouddhistes et l'on peut difficilement sous-estimer leurs différences. C'est toutefois moins le souci de fidélité doctrinale qui animait ses premiers sectateurs occidentaux, des spiritualistes confus avides de sens en règle générale, que la volonté d'appuyer leur propre enseignement sur une autorité mystérieuse et providentielle. Parmi bien d'autres récupérations plus ou moins subtiles, comment ne pas évoquer la célèbre Société théosophique, fondée en 1875 par la troublante Helena Petrovna Blavatsky ? Conçue en réaction au positivisme dominant, la prétendue théosophie se fit rapidement de très nombreux adeptes – il en demeure encore aujourd'hui ! – en prétendant révéler les doctrines secrètes de l'Orient. On ignore d'ordinaire que Krishnamurti, la figure même du sage hindou pour les Occidentaux férus d'Éveil, était à l'origine destiné par les théosophes à devenir l'« Instructeur du Monde », à la tête de l'« Ordre de l'Étoile d'Orient »...

L'ironie des transferts et contre-transferts culturels n'est d'ailleurs plus à démontrer puisque la théosophie fut notamment à l'origine de la revivification du bouddhisme dans l'Asie du Sud-est ! On devine dès lors que la première réception du bouddhisme en Occident fut tout sauf passive : il convient plutôt de parler de *feed-back*, de réappropriation active, de transmutation. Il a fallu en fait attendre le début du XX^e siècle pour commencer à faire le tri entre la vérité historique et l'affabulation. Les volumineux *Essais sur le bouddhisme zen* du Daisetz Suzuki, d'abord parus en anglais en 1927, représentent à cet égard un jalon important. Le Dr Suzuki sut séduire un vaste public, aux États-Unis comme en Europe, sans rien sacrifier de la rigueur universitaire, prouvant par là que la sagesse de l'Orient n'était pas réservée aux seuls charlatans et illuminés. Il fallait simplement trouver le juste ton, entre l'académisme qui fige la pratique en rituel et les récits complaisants de prétendus initiés. Pour prendre la mesure du formidable retentissement qu'eurent ces *Essais*, il suffit de citer les noms d'Alan Watts et de Georges Bataille. Ils contribuèrent à populariser le terme japonais de *satori* (Éveil soudain), qui devint vite un signe de ralliement pour les Occidentaux en rupture de ban.

Bien entendu, le bouddhisme ne se réduit pas au zen, voie courte et parfois brutale. Mais si l'enseignement zéniste fut historiquement le premier à s'imposer en Europe – le bouddhisme tibétain n'était alors connu qu'à travers les récits de voyage d'Alexandra David-Néel –, c'est sans doute à cause de son refus du formalisme et sa réhabilitation du corps et de la vie quotidienne. L'amidisme ou bouddhisme de la Terre pure y a en revanche très peu d'adeptes parce qu'il s'apparente trop au christianisme par son eschatologie naïve. Pas assez exotique en somme ! Un adepte presque fanatique de la posture tel que Taisen Deshimaru a pu, pour sa part, conduire au zen de très nombreux disciples, de 1967, date de son arrivée en France, à 1982, date de sa mort, en mettant simplement l'accent sur la méditation assise (*zazen*). Le zen a certes depuis été dévoyé,

mis à toutes les sauces, mais il reste centré sur l'ascèse virile issue de la singulière alliance du bouddhisme et de l'esprit des samourais. On ne peut malheureusement en dire autant du lamaïsme tibétain, qui s'est réduit à un plat et lénifiant œcuménisme avec l'agaçant Dalai-lama actuel. On doit toutefois reconnaître qu'il a su parfaitement saisir l'air d'un temps mûr pour l'écologie, le végétarisme, le pacifisme et l'humanitarisme mou. S'il a tout pour séduire les bobos macrobiotiques de la modernité occidentale, il n'a en revanche qu'un lointain rapport avec le message originel de Bouddha, exempt pour sa part de toute sensiblerie. C'est pourtant à cette forme dénaturée de bouddhisme que se sont convertis en masse des millions d'Américains et d'Européens, le transformant ainsi en véritable religion séculaire.

Faut-il dès lors donner raison à Nietzsche, qui soutient dans *L'Antéchrist* que « le bouddhisme est une religion faite pour l'aboutissement, la lassitude de la civilisation » ? Dans sa forme spécifiquement européenne, le bouddhisme nous en révèle en tout cas plus sur la psychologie collective de l'Occident des deux derniers siècles que sur l'aspiration universelle à l'Éveil. C'est pour cela qu'il est particulièrement frappant de voir aujourd'hui émerger de nouveaux gardiens du temple, défendant la prétendue orthodoxie du bouddhisme contre les multiples contrefaçons. Il n'y a toutefois pas de voie unique, valable pour tous, les chemins conduisant à l'Éveil étant innombrables et surtout personnels. On ne peut ainsi s'empêcher de trouver passablement ridicules les Français ou Allemands grimés en moines bouddhistes et allant jusqu'à se rebaptiser lama Dupont ou Schmidt Rinpoché. Or, c'est précisément pour lutter contre ce type de formalisme creux que Bouddha s'adressait à tous, sans distinction de statut ou de rang, et que Rinzaï privilégiait « l'homme vrai sans situation ». N'oublions pas en effet que l'enseignement bouddhiste s'adresse d'abord à l'individu et n'a rien du dogme religieux ; pour garder toute sa spontanéité, l'Éveil ne doit donc pas faire l'objet d'un protocole prédéfini. Pierre Feuga, récemment disparu, a admirablement exprimé cette idée essentielle dans son hymne *Pour l'Éveil* : « Si nous sommes persuadés que l'Éveil ne se trouve qu'en Inde, au Japon ou au Tibet, partons là-bas. Si nous avons assez peu de confiance en l'Éveil pour le croire incapable de nous atteindre là où nous sommes, alors changeons de pays, d'identité, de nourriture, de pelage, bridons-nous les yeux, laquons-nous le cœur. N'espérons pas pourtant tromper ainsi l'odorat si fin des anciens maîtres. »

Yannis Constantinidès enseigne la philosophie à l'Espace éthique de l'AP/HP. Il prépare actuellement un ouvrage consacré à *Nietzsche l'Éveillé*, à paraître en avril 2009 aux éditions Ollendorff & Deseins